

## CHAPITRE IV

GHENZI MONOGATARI<sup>1</sup>

Nous en arrivons maintenant à deux ouvrages qui, de l'opinion générale, marquent le point le plus haut atteint par la littérature classique du Japon : le *Ghenzi Monogatari* et le *Makoura no Sôci*. Les auteurs vivaient à la même époque, et tous deux étaient des femmes.

Le nom réel de l'auteur du *Ghenzi Monogatari* ne nous est pas parvenu. Elle est connue de l'histoire comme Mourasaki Sikibou. Les critiques ne sont pas d'accord sur la raison pour laquelle elle fut appelée Mourasaki, mot qui signifie « pourpre », et cela importe peu. Sikibou, en admettant que ce mot signifiât quelque chose, indiquerait qu'elle était en quelque manière accointée avec le Conseil des Rites. C'était la coutume à l'époque, parmi les dames de la cour, d'assumer des titres officiels de fantaisie qui n'avaient aucune application particulière. Dans le cas présent, ce nom lui

1. Il existe une traduction, par K. Souyématou, des dix-sept premiers chapitres (sur 54) de cet ouvrage. Bien que ce soit un fort honorable travail, il n'est pas entièrement satisfaisant. Le traducteur n'avait pas le commentaire de Motoôri, et l'édition Koghetsouçô est un guide fort incertain.

fut peut-être suggéré par cette circonstance que son père occupait un emploi dans cette administration.

Mourasaki Sikibou appartenait à une branche cadette de la grande famille ou clan Fouzivara, qui occupa une situation des plus élevées au Japon pendant de nombreux siècles, et qui a fourni un nombre considérable de mikados, d'hommes d'État, de littérateurs et de poètes. Son père avait une réputation d'érudit, et d'autres membres de sa famille étaient des poètes de quelque notoriété. Mourasaki Sikibou elle-même montra de bonne heure du goût pour l'étude. Elle était fort versée dans les littératures japonaise et chinoise, et son père regrettait souvent que de pareils talents et une telle science eussent été gaspillés sur une fille. Mariée à un autre membre de la famille Fouzivara, elle perdit son mari au bout de peu de temps, et elle semble s'être alors attachée à l'impératrice Akiko, qui était aussi une Fouzivara et fort curieuse d'études savantes. Cela expliquerait sa connaissance familière des cérémonies et des institutions de la cour de Kiôto. Ses écrits témoignent, sans qu'on puisse s'y méprendre, qu'elle eut un accès habituel dans la meilleure société de son temps et de son pays.

Le *Ghenzi*, suppose-t-on généralement, dut être terminé en 1004, mais cette date a été discutée, et l'œuvre a bien pu être composée quelques années plus tôt. Une jolie légende associe sa composition au temple de Iciyama, à l'extrémité méridionale du lac Bioua, à l'endroit d'où sort la rivière Ouzi. En ce beau site, Mourasaki Sikibou se retira, dit-on, loin de la cour pour consacrer le reste de ses jours à la littérature et la religion. Cependant il y a des sceptiques, et parmi eux Motoôri, qui refusent d'ajouter foi à cette histoire, démontrant, à leur

façon, qu'elle est incompatible avec des faits établis. D'un autre côté, on montre dans le temple la chambre même où le *Ghenzi* fut écrit, avec l'encrier-plaque dont l'auteur se servait et un Soutra bouddhiste de son écriture qui, s'ils ne satisfont pas le critique, sont cependant suffisants pour convaincre les esprits des visiteurs ordinaires du temple.

Le *Ghenzi Monogatari* est un roman. Il n'y a rien de remarquable, en somme, à ce qu'une femme excelle en ce genre de littérature. Mais Mourasaki Sikibou fit plus qu'écrire un roman à succès. Comme Fielding en Angleterre, elle fut la créatrice de ce genre de fiction au Japon — épopée en prose de la vie réelle, comme on l'a appelé. Par la qualité de son génie, elle ressemble cependant plus à Richardson, le grand contemporain de Fielding. Avant sa venue, il n'y avait que des récits d'une dimension limitée et d'un caractère romanesque, grandement éloigné des réalités de la vie quotidienne. Le *Ghenzi Monogatari* est réaliste dans le bon sens du mot. Nous y voyons dépeints les hommes et les femmes, et spécialement les femmes, tels qu'ils sont, dans leur manière de vivre et leur milieu quotidiens, leurs sentiments et leurs passions, leurs défauts et leurs faiblesses. L'auteur ne se propose pas de faire frémir ni d'horrorifier ses lecteurs, et elle a une saine aversion de tout ce qui est sensationnel, surnaturel, monstrueux ou improbable. Un héros tel que le Tamétomo de Bakin, romancier du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a deux pupilles à ses yeux et un bras plus long que l'autre, et qui, après avoir dégringolé au bas d'une falaise haute de plusieurs milliers de pieds, se relève et retourne chez lui à une distance de plusieurs milles, lui aurait paru tout aussi ridicule qu'il l'est pour nous. Il n'y a que peu de situations dramatiques dans le

*Ghenzi*, et le peu qu'il contient de miraculeux ou de surnaturel est d'un genre qui pouvait être parfaitement accepté par un lecteur contemporain. Le récit se déroule aisément d'une scène de la vie réelle à une autre, nous montrant un tableau varié et minutieusement détaillé de la vie et de la société à Kiôto, et tel que nous n'en avons de semblable pour aucun pays à la même époque.

Le héros est le fils d'un mikado et d'une concubine favorite, dont les compagnes jaloussent la préférence qui lui est marquée et lui causent sans cesse une foule d'ennuis mesquins. Elle les prend tellement à cœur qu'elle tombe malade et meurt. Sa mort nous est racontée d'une façon des plus pathétiques. *Ghenzi* grandit et devient un beau jeune homme accompli et de cœur fort sensible. Son histoire est surtout une relation de ses nombreuses aventures d'amour, et finalement de son union avec Mourasaki, héroïne digne de lui sous tous les rapports. Et le récit se continue jusqu'à sa mort, à l'âge de cinquante et un ans. Les dix derniers livres, qui concernent principalement l'un des fils de *Ghenzi*, sont considérés par certains comme une œuvre distincte.

Le style du *Ghenzi* a été qualifié d'« orné ». L'écrivain qui lui appliqua cette épithète songeait probablement aux formules honorifiques qui surchargent cette œuvre en maints endroits. Mais cela est fort excusable : le *Ghenzi* est un roman de la vie aristocratique. La plupart des personnages occupent un rang élevé, et il est indispensable pour reproduire leurs discours et narrer leurs actions de se servir d'un style et d'un langage de cour. Il serait simplement choquant pour un Japonais de dire : « le mikado déjeune », — mais il dit : « le mikado daigne augustement prendre part au repas du matin » et

ainsi de suite. D'abord le lecteur européen trouve cela irritant et fatigant, mais il s'y accoutume bien vite. À vrai dire, un tel langage est en accord parfait avec le cérémonial compliqué, les costumes imposants, mais encombrants, et les autres aspects de la vie plutôt artificielle de la cour japonaise à cette époque. Cette réserve faite, le style de *Ghenzi* n'est guère plus orné que celui de *Robinson Crusoé*, par exemple, et l'est incomparablement moins que celui de maints livres japonais d'une date postérieure. Il est dégagé des redondances d'adjectifs et des profusions de métaphores que nous sommes accoutumés à sous-entendre dans le terme « orné ».

D'autres ont reproché au style du *Ghenzi* de manquer de brièveté. Il faut admettre que ses longues phrases contrastent vivement avec la manière concise et directe de l'*Isé Monogatari*. Mais, comme le fait remarquer Motoōri, un style bref peut être un mauvais style, et de longues sentences pleines de détails peuvent mieux convenir au sujet. L'ampleur de Mourasaki Sikibou n'est pas de la prolixité. Après un sérieux examen on s'aperçoit qu'il n'y a rien de superflu dans les détails abondants de son récit. C'est là sa méthode, et elle est nécessaire pour l'effet qu'elle veut produire.

En soi, le *Ghenzi* n'est pas une œuvre difficile, et sans doute les contemporains durent le trouver aisé à comprendre. Mais, depuis lors, la langue, les institutions, les mœurs et les costumes ont tellement changé que la signification de l'œuvre s'est obscurcie non seulement pour les érudits européens, mais pour les Japonais eux-mêmes. Des monceaux de commentaires se sont empilés, et les interprétations sont souvent si maladroitement et inexacts que Motoōri a cru nécessaire de consacrer à l'éclaircissement du sens du *Ghenzi* un ouvrage critique

en neuf volumes<sup>1</sup>, destiné surtout à corriger les erreurs de ses prédécesseurs.

La masse énorme du *Ghenzi* demeurera encore un autre obstacle à sa juste appréciation par des lecteurs européens. Il renferme 54 livres comprenant, dans l'édition classique de Koghetsouçô qui laisse encore à désirer, 4234 pages. L'arbre généalogique des personnages occupe à lui seul quatre-vingts pages et contient plusieurs mikados, une foule de princes, de princesses et de personnages impériaux, ainsi qu'une multitude de courtisans nobles.

Les critiques japonais réclament pour le *Ghenzi* le mérite de surpasser tout ouvrage du même genre dans la littérature chinoise et de pouvoir même être mis en parallèle avec les chefs-d'œuvre de la fiction européenne. Nul, cependant, sinon quelque enragé japhophile — et l'espèce n'est pas absolument inconnue, — ne se risquerait à placer Mourasaki Sikibou au niveau de Fielding, de Thackeray, de Victor Hugo, de Dumas et de Cervantès. D'un autre côté, il est injuste de l'exécuter sommairement, comme M. George Bousquet, qui l'appelle « cette ennuyeuse Scudéry japonaise », verdict qu'a endossé Mr. Chamberlain. Il y a dans le *Ghenzi* du pathétique, de l'humour, un courant abondant de jolis sentiments, une observation aigüe des hommes et des mœurs, une vive appréciation des charmes de la nature et une suprême maîtrise des ressources de la langue japonaise, qui atteint ainsi son plus haut point de perfection. Sans être jamais mélodramatique, l'auteur fournit en abondance les incidents et elle est rarement ennuyeuse. Érudite, elle abhorrait le pédantisme et la

1. Le *Tama no Ogouci*. Il était inachevé à sa mort.

recherche de style qui font la perte de tant de romanciers modernes japonais.

Il est inutile de discuter ici l'opinion de quelques écrivains japonais qui prétendent que le *Ghenzi* fut écrit pour divulguer la doctrine bouddhique, ou celle de certains autres qui soutiennent que son but était d'enseigner la morale de Confucius. Nous n'avons pas non plus à nous préoccuper de savoir si c'est un roman à clef et si les personnages se peuvent identifier avec des personnes réelles ayant vécu à l'époque où il fut écrit. Comme Motoōri le fait justement observer, toutes ces idées révèlent l'ignorance du véritable objet de la composition d'un roman, qui est d'exciter nos sympathies, de nous intéresser et de nous amuser par la représentation de la vie réelle.

Un autre sujet sur lequel s'appesantissent les critiques japonais est la moralité du *Ghenzi* : quelques-uns la condamnent comme elle le mérite, tandis que d'autres s'efforcent de défendre ce qui, même d'un point de vue japonais, est indéfendable. À dire vrai, si le dérèglement, le relâchement des mœurs qu'il dépeint est déplorable, c'est une satisfaction de pouvoir ajouter que cette œuvre appartient à l'époque et au pays dans lesquels vivait l'auteur et que sa vie privée est néanmoins exempte de tout reproche de ce genre. De plus, il n'y a dans le *Ghenzi* ni grossièreté ni obscénité, non plus que, d'une façon générale, dans les productions littéraires du temps. La langue est presque invariablement décente et même raffinée, et l'on y rencontrerait difficilement une seule phrase calculée pour faire monter le rouge au front d'une jeune fille.

Il est difficile de donner par des citations une idée du *Ghenzi*. Les passages suivants peuvent sans doute aussi

bien que d'autres remplir ce but; mais nous avons conscience qu'ici, plus peut-être que nulle part ailleurs dans la littérature japonaise, l'abîme qui sépare nos pensées, nos sentiments et notre langage de ceux de l'Extrême-Orient, crée un obstacle invincible pour rendre dans une traduction le charme indiscutable de l'original.

Ghenzi, âgé de seize ans, discute avec un jeune ami le caractère féminin.

« C'était un soir de la saison humide. Au dehors, la pluie tombait tristement et, même dans le palais, à peine eût-on pu apercevoir quelqu'un. Dans les appartements de Ghenzi, on avait la sensation d'une inhabituelle tranquillité. Il était occupé à lire à la lueur de la lampe lorsqu'il lui vint l'idée de prendre, dans un meuble qui était à sa portée, quelques lettres écrites sur des papiers de teintes diverses. Le Tchiouzô, son ami, éprouva un extrême désir d'y jeter un coup d'œil. « Il en est quelques-unes que je puis vous laisser voir, dit Ghenzi, mais il en est d'autres qui sont imparfaites (et celles-là il refusa de les lui montrer). — Oh! ce sont justement celles qui sont écrites sans réserve et fixées sous une forme émue que j'aime. Celles qui sont banales ne comptent pas. Ce que je désire voir ce sont des lettres qui révèlent les situations diverses de ceux qui les écrivirent. Quand elles sont inspirées par une jalousie pétulante ou rédigées à l'heure du crépuscule — en proie aux désirs passionnés, — c'est alors qu'elles valent d'être lues. » Il était peu vraisemblable que des lettres exigeant le plus strict secret fussent laissées éparses dans un meuble ordinaire. De telles lettres sont soigneusement cachées; celles-ci n'étaient que d'une intimité relative. Ghenzi donc, pressé de cette façon, permit à son ami de lire des passages ici et là. « Quelle variété! s'écriait le Tchiouzô, et il voulut deviner de qui elles étaient. Celle-ci est d'un tel, n'est-ce pas? Celle-là d'un tel autre? » questionnait-il. Quelquefois, il devinait, et même quand il se trompait Ghenzi était fort amusé par ses suppositions. Mais il parlait peu et se tenait sur la réserve, éludant les indiscretions par des réponses évasives. « Vous

devez, vous aussi, en avoir une collection, dit Ghenzi. Ne voulez-vous pas m'en laisser voir quelques-unes? En ce cas, mes tiroirs s'ouvriraient plus volontiers. » — « Je suis sûr qu'aucune des miennes ne vaudrait la peine que vous prendriez à les lire, répliqua le Tchiouzô; j'ai enfin découvert (il était âgé de seize ans) combien il est difficile de trouver une femme dont on puisse dire : Voici l'Unique; aucune faute à reprendre en elle. » Il y en a un grand nombre qu'on peut considérer comme à peu près tolérables. Ce sont filles d'une sensibilité superficielle, promptes à écrire et assez compétentes pour donner à l'occasion d'intelligentes réponses<sup>1</sup>, mais qu'il est rare d'en rencontrer une dont on puisse dire qu'elle force votre choix. Souvent elles n'ont d'estime que pour les seuls talents qu'elles possèdent et elles déprécient ceux d'autrui de la façon la plus provocante. Il en est d'autres encore, dont les parents font grand cas, auxquelles ils ne permettent pas de quitter leur vue et qui, tant qu'elles restent derrière le treillis bornant leur avenir, peuvent sans aucun doute faire impression sur le cœur des hommes qui n'ont pas eu l'occasion d'apprendre à les connaître. Elles peuvent être jeunes, attrayantes et de manières posées, et aussi longtemps qu'elles restent à l'abri des distractions extérieures, elles gagneront naturellement par l'imitation assidue des autres quelque habileté dans des passe-temps frivoles. Mais leurs amis dissimuleront leurs défauts et présenteront sous le meilleur jour leurs bonnes qualités. Qui donc pourrait, dans son esprit, les condamner sans une preuve et se dire : cela n'est pas ainsi? Tandis que si nous croyons tout ce que l'on dit d'elles, nous sommes sûrs, après plus ample connaissance, qu'elles baisseront dans notre estime. » Ici le Tchiouzô s'arrêta honteux de sa vivacité. Ghenzi sourit, pensant à quelque cas du même genre, bien que pas absolument semblable, dont il avait fait l'expérience, et il dit : « A coup sûr elles ont toutes quelques bons côtés. — Certainement, répondit le Tchiouzô. Si elles n'en avaient aucun, qui s'y laisserait prendre? Le nombre est minime de ces créatures entièrement misérables

1. Probablement des réponses poétiques de 31 syllabes.

qui ne méritent pas notre attention, et de ces femmes supérieures pour les talents de qui nous éprouvons une admiration sans réserve. Celles qui sont nées dans une haute position sont fort vantées par leurs amis, et leurs défauts sont dissimulés de telle sorte qu'en apparence elles sont naturellement incomparables. Dans la classe moyenne, il y a une plus grande liberté d'expression pour le sentiment individuel, et, ainsi, on a le moyen de distinguer entre elles. Quant à celles de la plus basse classe, elles sont absolument indignes de nos pensées. »

A ce moment Ghenzi et le Tchiouzô sont rejoints par deux amis; la conversation se continue interminablement et divers types de femmes sont mis en discussion, avec des anecdotes explicatives tirées de l'expérience des causeurs. Ce passage, connu sous le nom de *Sina-sadamé* ou Critique (des Femmes) est très admiré par les Japonais et il est considéré par les critiques comme le centre de tout l'ouvrage, dont l'objet principal serait de présenter au lecteur un tableau des divers types de femmes.

Ghenzi, s'étant retiré dans un monastère pour y être exorcisé des fièvres, aperçoit dans un temple voisin une jeune fille qui vit là avec sa grand'mère, une nonne, et qui est destinée à fixer plus tard sa fantaisie vagabonde.

« En cette saison, les jours étaient très longs et le temps passait lentement. Sous le couvert de l'épaisse brume du soir, il approcha de la haie basse dont on lui avait parlé. Arrivé là, il renvoya toute sa suite, ne gardant avec lui que Korémitsou. Épiant à travers la haie, il pouvait voir devant lui la façade occidentale de l'édifice, où une nonne accomplissait ses dévotions devant une image privée de Bouddha. Elle souleva le rideau et fit une offrande de fleurs. Alors, se plaçant près du pilier central, elle posa un soutra et une sorte de support et se mit à lire d'une voix qui révélait de grandes

souffrances. Cette nonne ne semblait pas une personne ordinaire. Elle paraissait un peu plus de quarante ans. Son teint était clair et elle avait un air de distinction. Elle était maigre, mais sa figure avait l'aspect bouffi que donne la mauvaise santé. Tandis qu'il la regardait, Ghenzi fut frappé de la beauté de sa chevelure, qui semblait avoir gagné en élégance de ce qu'elle avait été coupée<sup>1</sup>. Deux avenantes suivantes la servaient.

Il y avait aussi quelques enfants qui entraient et sortaient en jouant. Parmi eux une petite fille, qui pouvait avoir dix ans, portait une robe de soie blanche bordée de jaune et pas trop neuve. Elle n'avait aucune ressemblance ni avec les servantes ni avec les autres enfants, et sa beauté semblait lui promettre un bel avenir. Sa chevelure flottait en lourdes vagues comme un éventail ouvert et ses paupières étaient rouges de ses larmes. La nonne leva les yeux en la voyant près d'elle et lui dit : « Qu'y a-t-il ? Vous êtes-vous querellée avec une de vos compagnes ? » Tandis que Ghenzi les contemplait, il lui vint à l'esprit qu'il y avait entre elles une ressemblance et que la jeune enfant était probablement la fille de la nonne. « Inouki a laissé s'envoler mon oiseau que j'avais mis en cage », dit-elle piteusement. Sa femme de charge s'exclama : « Il fait constamment des méchancetés de ce genre et tourmente toujours cette pauvre enfant ; tout cela parce qu'on ne le gronde pas assez. Je me demande où l'oiseau a bien pu aller ? Il était, à la fin, devenu charmant, maintenant je crains que les corbeaux ne l'aient découvert. » Ce disant, elle sortit.

La chevelure de cette femme pendait libre et fort longue sur ses épaules. C'était une personne agréable à voir. Les autres l'appelaient Nourrice Sôtagon, et elle semblait avoir pour tâche particulière de prendre soin de cette enfant. « Allons ! soyez maintenant une petite fille bien sage, dit la nonne, et ne faites pas de vilaines choses. Vous oubliez que ma vie n'est que pour aujourd'hui ou pour demain, et vous ne savez penser qu'à votre oiseau. Ne vous ai-je pas dit souvent que c'était

1. A cette époque, les nonnes ne se rasaient pas la tête, mais coupaient seulement leurs cheveux.

un péché (de garder les oiseaux en cage). Vous me faites beaucoup de peine. Venez ici, enfant ! » La petite fille s'avança avec une expression de visage tout attristée et une brume de larmes aux cils. Le contour de son front, d'où les cheveux étaient rejetés en arrière à la façon des enfants, et le style de sa chevelure elle-même étaient ravissants. « Quelle charmante fille elle fera quand elle sera grande ! » pensait Ghenzi, et ses yeux s'attardaient sur elle avec intérêt. Elle ressemblait grandement à quelqu'une à qui jadis il avait donné tout son cœur, et à cette pensée ses larmes commencèrent à couler. La nonne, caressant la tête de la petite fille, dit : « Quelle belle chevelure, bien que vous pensiez que ce soit un grand ennui d'avoir à la peigner. Je suis fort chagrine que vous soyez si frivole. A votre âge d'autres filles sont bien différentes. Quand feue votre mère fut mariée à l'âge de douze ans, elle possédait une somme extraordinaire de bon sens. Si vous me perdiez maintenant, qu'advierait-il de vous ? » Elle se mit à pleurer. A cette vue Ghenzi fut, à l'improviste, ému pour elle. La petite fille, tout enfant qu'elle était, la regarda puis, les yeux baissés, inclina sa tête vers le sol, de sorte que ses cheveux s'étalèrent, lustrés et superbe :

Il n'y a pas de ciel (de temps) qui puisse sécher  
La rosée (de mes larmes) à laisser derrière moi  
L'herbe tendre,  
Qui ne sait pas où sera sa demeure  
Quand elle aura atteint sa pleine croissance.

Ainsi parla la nonne. « C'est vrai, » dit l'autre suivante (non pas la nourrice de la jeune fille), et avec des larmes elle lui répondit :

Puisque les premières pousses de gazon  
Ne savent pas quel sera leur avenir  
Quand elles seront poussées,  
Comment la rosée peut-elle  
Penser à sécher ? »

A cet extrait peut être ajouté le poème suivant, par lequel Motoöri, dans sa vieillesse, exprima son inten-

tion de revenir, si l'âge le permettait, à l'étude du *Ghenzi* :

Si chèrement je les aime,  
De nouveau je voudrais venir voir  
Les violettes, dans les plaines du printemps,  
Que j'ai laissées sans les cueillir —  
Bien qu'aujourd'hui je ne le puisse plus.

L'auteur du *Ghenzi Monogatari* écrivit un journal appelé *Mourasaki no Sikibou Nikki*, qui nous est parvenu. Il n'est pas sans mérite, mais la renommée en a été complètement éclipsée par celle de son grand ouvrage.

## CHAPITRE V

### MAKOURA NO SOCI

Les Japonais rapprochent du *Ghenzi Monogatari* le *Makoura no Sôci*, ou *Esquisses d'oreiller* de Seï Sônagon, comme étant d'égale valeur bien que différent de forme et de caractère. L'auteur, comme Mourasaki Sikibou, était une dame de haut rang et son père, poète de quelque renom, descendait du prince qui compila les *Nihongi*. Son savoir et ses talents lui valurent l'avantage d'être choisie comme dame d'honneur de l'impératrice. A la mort de cette dernière, en l'an 1000, elle se retira du monde, d'aucuns disent dans un couvent, où elle reçut jusqu'à la fin les témoignages de l'estime de son ancien maître, le mikado Itchigo. D'autres, cependant, la décrivent dans un état de grande pauvreté et de misère.

Le titre : *Esquisses d'oreiller*, est expliqué par quelques-uns comme signifiant qu'elle conservait son manuscrit sous son oreiller et prenait en note ses pensées et ses observations quand elle se mettait au lit ou qu'elle se levait le matin. Il est plus probable néanmoins que